PRÉCIS HISTORIQUE

SUR LA VIE

DE M. SANCHÈS.

[1763]

LETTRE à Monſieur LE PREUX, *Docteur-Régent & ancien Profeſſeur de la Faculté de Médecine de Paris.*

MONSIEUR,

QUAND j'ai donné un précis de la vie de M. Sanchès, je n'ai point prétendu faire un éloge académique, encore moins un ouvrage : ainſi je me garderai bien de mettre une dédicace à la tête d'une notice : mais vous avez été ſi touché de la perte du ſage vieillard que je regrette, vous avez montré tant d'eſtime pour ſes talens, une telle vénération pour ſes qualités perſonnelles, que je veux pour la mémoire de mon ami vous en témoigner ma reconnoiſſance. C'eſt donc à vous, Monſieur, que j'adreſſe l'expreſſion de mes ſentimens & de mes regrets. Un ami ſeul doit recueillir les pleurs de l'amitié.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très humble & très obéiſſant ſerviteur,

ANDRY.

Paris, ce 1 *Nov.* 1783.

Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b31896431

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR LA VIE

DE M. SANCHÈS.

On a fait des éloges funebres avant qu'il y eût des Académies. Des Orateurs & des Ecrivains distingués ont de tous les temps honoré la mémoire des hommes qui laissent après eux un long souvenir des services qu'ils ont rendus, ou des découvertes qu'ils ont faites. Mais les Académies, en donnant plus d'éclat à cet usage respectable, semblent avoir consacré les éloges par des leçons utiles.

C'est là que tout homme qui laisse un nom célebre dans les sciences est jugé, sinon par ses égaux, du moins par ses confreres : c'est là sur-tout que ses travaux sont appréciés, & qu'on lui assigne la portion de gloire qu'il a méritée. Les Sociétés savantes, en faisant l'éloge d'un Académicien, pénetrent dans tous les secrets de son talent, rendent compte de ses veilles, développent dans chacun de ses ouvrages le caractère particulier qui le distingue, & saisissent dans l'ensemble de ses œuvres l'esprit général qui y domine ; c'est ainsi que l'on transmet à la postérité des exemples sur lesquels se formeront un jour de nouveaux modeles.

Un éloge de ce genre utile à la fois & à la mémoire d'un homme célebre, & à l'instruction publique, est sans doute le seul qui me paroisse digne de M. Sanchès. Mais l'honneur de lui rendre un hommage aussi éclatant ne m'appartient pas. Je m'acquitte seulement d'un devoir que l'amitié m'impose, & je publie les talens & les qualités émi-

nentes de M. Sanchès, pour faire partager mon eſtime & ma vénération aux amis des ſciences & de la vertu.

Ce n'eſt donc point l'éloge académique de M. Sanchès que j'oſe entreprendre. Je ne donnerai qu'un précis hiſtorique de ſa vie. Mes récits fideles & ſimples, comme l'honnête homme qui en eſt l'objet, pourront ſuffire à ſa réputation. La Société Royale fera mieux pour ſa gloire. L'éloquence réunie à un ſavoir profond ne tardera pas à célébrer avec plus d'éclat le mérite de M. Sanchès : c'eſt au Secrétaire Perpétuel d'une Société ſavante, à laquelle M. Sanchès étoit aſſocié, que cet honneur eſt heureuſement réſervé ; c'eſt à lui de jetter quelques fleurs ſur la tombe d'un confrere illuſtre ; je n'ai que des larmes à répandre ſur celle de mon ami.

Antoine Nunès Ribeiro Sanchès, Conſeiller d'Etat de la Cour de Ruſſie, Médecin de l'Univerſité de Salamanque, ancien Médecin des Camps & armées, du noble corps des Cadets, Médecin de S. M. l'Impératrice de toutes les Ruſſies, Aſſocié Honoraire de l'Académie Royale de S. Pétersbourg, Membre de l'Académie Royale de Lisbonne, Correſpondant Etranger de l'Académie Royale des Sciences de Paris, & Aſſocié Etranger de la Société Royale de Médecine ; naquit à Pegna-Macor en Portugal, le 7 Mars 1699, de Simon Nunès, & d'Anne Nunès Ribeiro.

Son père étoit négociant à Pegna-Macor. Il y jouiſſoit d'une fortune aſſez conſidérable & d'une bonne réputation qui venoit beaucoup moins de ſa fortune que de la probité & de l'intelligence qui la lui avoient acquiſe. Il veilla lui-même à l'éducation de ſon fils. Plutarque & Montagne furent les premiers maîtres qu'il lui donna.

Le jeune Sanchès n'avoit pas encore fini ſon Cours de Philoſophie (1) qu'il ſongeoit déjà à l'étude de la Médecine. Son projet trouva beaucoup d'obſtacles. Un de ſes oncles, Juriſconſulte eſtimé à Pegna-Macor, afin de l'engager à ſuivre ſa profeſſion, lui fit les offres les plus avantageuſes, le déſigna pour ſon ſucceſſeur & promit d'ajouter à tant de bienfaits la main de ſa fille unique encore plus ſéduiſante par ſon caractère que par ſa beauté, & qui n'avoit que 17 ans. M. Sanchès en avoit alors 18. Il céda ſans effort, travailla dans le cabinet de ſon oncle avec aſſiduité & vit tous les jours ſa couſine dont la préſence ne lui rappelloit ſa premiere réſolution que pour l'en écarter. Enfin la Médecine l'auroit perdu ſans retour, s'il n'eût rencontré par haſard les Aphoriſmes d'Hippocrate.

Dès ce moment il s'occupa de ſon départ ou plutôt de ſa fuite. Il ſe rendit ſecrètement à Coïmbre & ſe livra tout entier à l'étude. L'amitié de ſon oncle ſe réfroidit, ſa mère fut irritée, & ſon père même n'eut pas la force de protéger ouvertement ſon inclination pour la Médecine. Mais M. Sanchès fut aſſez heureux pour trouver auprès d'un de ſes parens quelque ſoulagement au chagrin que ſa famille lui donnoit. D. Diego Nunès Ribeiro, ſon oncle maternel, célebre Médecin à Lisbonne, ayant appris la conduite de ſon neveu, & les ſacrifices qu'il faiſoit à la Médecine, conçut pour le jeune homme une amitié auſſi vive que l'ardeur qu'il avoit lui-même pour ſa profeſſion. Il le recommanda à un Médecin inſtruit nommé Bernard Lopès de Pinho, qui s'appliqua à former en même

(1) A Salamanque en 1716, 1717, 1718, ſous le P. Manvel Baptiſte, Jéſuite très ſavant.

tems le cœur & l'eſprit de ſon diſciple, & le maître & le diſciple reſterent toujours inviolablement attachés (1). Il fut bientôt récompenſé de ſa tendreſſe & de ſes ſoins par les ſuccès de M. Sanchès qui prit ſes degrés à Salamanque en 1724, à l'âge de 25 ans, & obtint l'année ſuivante la place de Médecin de la ville de Bonaventi en Portugal (2).

Malgré ſa grande jeuneſſe, M. Sanchès ſe concilia par la régularité de ſes mœurs & par des cures heureuſes la confiance & l'eſtime publiques, & il auroit pu ſe flatter de réunir tous les ſuffrages s'il eût été ſatisfait de lui-même. Mais ſon ardeur pour les ſciences s'augmentant à meſure qu'il étendoit ſes lumieres, il s'apperçut bientôt que ſa patrie manquoit des reſſources dont ſa paſſion pour l'étude avoit beſoin. Il réſolut de voyager dans les plus célebres Univerſités de l'Europe, quitta ſa place à Bonaventi, ſe rendit à Genes & paſſa en Angleterre. Il étudia deux ans la Médecine à Londres, & ſongeoit même à s'y fixer, lorſqu'une maladie

---

(1) En Portugal il eſt d'uſage avant de pratiquer la Médecine de ſuivre pendant deux ans un Médecin dans ſes viſites; il inſtruit ſon Eleve au lit des malades, lui explique la maladie, lui demande ſon avis, lui dit le ſien, & ordonne ce qu'il convient, après avoir expliqué au jeune Médecin pourquoi il ordonne tel ou tel remede. Il y a bien des pays qui paſſent pour plus éclairés que le Portugal où la Médecine ne s'apprend pas de cette maniere, la ſeule propre à former des Médecins; il eſt vrai que dans l'Hôpital un Médecin n'a jamais plus de ſoixante malades à traiter, & de cette maniere, il peut donner plus de temps à chaque malade, & être utile aux Etudians.

(2) C'eſt encore une coutume reçue en Portugal que chaque ville penſionne un Médecin; & il y a de ces penſions qui valent juſqu'à 2500 livres.

grave, qu'il attribuoit au climat, le força de renoncer à ſon projet.

Après avoir viſité l'Univerſité de Montpellier (1), il paſſa quelque temps à Marſeille où il connut le fameux Bertrand, qui jouiſſoit de la conſidération que ſon héroïſme & ſes talens lui avoient méritée pendant la peſte dont cette ville venoit d'être affligée (2).

M. Bertrand a toujours conſervé un droit tout particulier à la reconnoiſſance de M. Sanchès; il lui fit connoître le premier les Aphoriſmes de Boerhaave. On peut juger du plaiſir inexprimable de M. Sanchès, jeune, ardent & paſſionné pour la Médecine, à la lecture de cet ouvrage; mais on ne ſauroit ſe peindre ſon ivreſſe & ſon enthouſiaſme, lorſqu'il apprit que cet homme extraordinaire vivoit encore. Auſſitôt il partit pour Leyde où Boerhaave faiſoit un Cours public; & y ſuivit pendant trois ans les leçons de ce Médecin auquel la Médecine & la Chymie auront des obligations éternelles.

Leyde offroit alors aux Savans de l'Europe un ſpectacle ſemblable à celui que, dans les arts, Athènes & les villes les plus célebres de la Grèce, donnerent jadis aux nations : on y voyoit réunis les plus grands hommes dans toutes les ſciences qui attiroient dans cette ville un concours nombreux de diſciples, tous capables au ſortir de cette école d'aller répandre dans le monde entier les connoiſſances qu'ils avoient acquiſes.

Albinus profeſſoit l'Anatomie, Gaubius la Chymie, van-Swieten la Pharmacie, & Boerhaave la

(1) 1728.
(2) en 1720 & 1721.

Médecine. M. Sanchès ſe montra digne de la célébrité de ſes Maîtres par ſon zele, & ſur-tout par ſes lumieres. Il communiqua même dans la ſuite à van-Swieten la compoſition d'un remede fameux qui porte encore aujourd'hui le nom de ce Médecin. Mais en adoptant la diſſolution ſpiritueuſe du ſublimé corroſif, le maître négligea trop les leçons de ſon ancien diſciple, & dans l'application du nouveau ſpécifique, il oublia de faire l'uſage des boiſſons ſudorifiques & des bains de vapeurs. M. Sanchès fut témoin, lorſqu'il vint en France en 1747, des abus que cette négligence avoit fait naître, & voyant la difficulté d'établir à Paris des bains Ruſſes, il préféra à la diſſolution du ſublimé corroſif un ſel mercuriel, qui, mêlé avec des remedes ſalins, réſineux, aromatiques, & adminiſtré ſous la forme de pilules, lui réuſſit dans pluſieurs maladies chroniques, & ſur-tout dans celles qui provenoient d'un vice vénérien dégénéré

En 1731, l'Impératrice de toutes les Ruſſies ayant demandé à Boerhaave trois Médecins de ſon choix, M. Sanchès fut le premier de ſes diſciples ſur lequel le Profeſſeur de Leyde jetta les yeux. Pendant que ſes Collegues prenoient leurs dégrés, il fut obligé d'avouer à ſon Maître qu'il étoit gradué à Salamanque depuis 1724. Un aveu ſi flatteur pour Boerhaave étoit à ſes yeux la louange la plus délicate qu'il ait reçue depuis que toute l'Europe retentiſſoit de ſes louanges, & dans l'inſtant même que la Souveraine d'un grand Empire lui donnoit une marque honorable de ſa confiance. Le Profeſſeur de Leyde embraſſa M. Sanchès, & le priant de reprendre, comme ſon ami, les honoraires qu'il avoit payés dans ſes cours comme ſon diſciple, il ne le quitta plus juſqu'à ſon départ pour la Ruſſie.

Ce départ fut prochain. M. Sanchès venoit de recevoir de triſtes nouvelles de Portugal. Son père étoit mort ; ſa mère avoit dans la premiere année de ſon veuvage perdu un procès conſidérable avec l'Amirauté qui lui avoit enlevé la meilleure partie de ſa fortune. M. Sanchès donna des larmes à la mémoire d'un père tendrement aimé, & abandonna à ſa mère tout ſon bien & les eſpérances qu'il avoit dans ſa patrie pour réparer en quelque ſorte le malheur qu'elle avoit éprouvé. M. Sanchès arriva à S. Pétersbourg en 1731 avec des lettres de Boerhaave. Le fils du célebre Bidloo, qui étoit alors premier Médecin de l'Impératrice, le plaça à Moſcow. Il y fut bientôt recherché, non pas en qualité d'*étranger* & de *nouveau venu* (car par-tout la nouveauté peut donner la vogue, & la Médecine même n'eſt pas exempte de ces honteux ſuccès) mais comme Savant il mérita l'eſtime d'un petit nombre de gens inſtruits, & comme Médecin, il obtint la confiance d'un grand nombre de malades. Il trouvoit en Ruſſie non ſeulement les moyens de développer ſes talens, mais les occaſions encore plus fréquentes d'exercer ſes vertus ; il n'avoit jamais vu ni dans ſes voyages, ni même dans ſa patrie, un peuple plus miſérable & plus étonné de ſon humanité & de ſes largeſſes, quand il laiſſoit au chevet du pauvre les honoraires qu'il venoit de recevoir dans la maiſon des riches.

En 1733, le premier Médecin de l'Impératrice, M. Rieger, Préſident de la Chancellerie de Médecine, qui, ſans doute, avoit un mérite aſſez diſtingué pour rapprocher de lui un étranger tel que M. Sanchès, mit de l'empreſſement à le nommer Médecin de S. Pétersbourg, le fit recevoir Membre de la Chancellerie de Médecine en 1734, &

l'année ſuivante, Médecin des armées.

M. Sanchès, qui ne voyoit jamais dans les places l'avantage qu'il pouvoit en retirer, mais les ſervices qu'il y pouvoit rendre, accepta avec reconnoiſſance celle de Médecin des armées comme l'occaſion la plus favorable d'obſerver les maladies des camps & de faire, ainſi qu'il le deſiroit depuis long-temps, un recueil d'obſervations ſur les Hôpitaux militaires. Pendant ſix ans qu'il fut Médecin des armées, il s'occupa de ce travail, mais le tumulte des camps nous en a ravi le fruit (1).

Au retour de M. Sanchès, l'Impératrice, qui avoit conçu pour lui une eſtime égale à la confiance qu'elle avoit dans ſes talents, le nomma Médecin du noble Corps des Cadets : elle l'appelloit toujours auprès des perſonnes qui lui étoient les plus cheres ; & ſa préſence chez les malades de diſtinction annonçoit quelquefois la faveur de la Cour.

Malgré le grand nombre de ſes occupations, augmenté tous les jours par de nouvelles places qui lui impoſoient de nouveaux devoirs, M. Sanchès, dont l'activité étoit infatigable pour l'intérêt de ſa profeſſion, & l'amour des ſciences, ne bornoit point, en Ruſſie, ſes travaux & ſes ſuccès à la pratique de la Médecine. Comme rien de ce qui pouvoit être utile ne lui paroiſſoit indifférent, il n'y avoit aucune eſpece de connoiſſance à laquelle il fût étranger. Pluſieurs Savans de l'Europe (2)

(1) M. Sanchès fut attaqué d'une fievre maligne au ſiege d'Azof. Abandonné dans ſa tente pendant pluſieurs jours, il y fut pillé & volé. N'ayant trouvé ni ſes porte-feuilles, ni ſes malles, ni ſon argent, il ne regretta que ſes papiers.

(2) MM. Gunz, Schreiber, Amman, Haller, Condoidi, Weitbrecht, Werlhoof, Goldbach, Cruſius, Sinopeus, le Baron d'Aſche, &c, &c.

étoient en correſpondance avec lui. Médecine, Phyſique, Hiſtoire-Naturelle, Botanique, on le conſultoit ſur toutes les ſciences (1). M. de Mairan lui écrivit pluſieurs fois pour avoir ſon avis & ſes obſervations ſur des ſujets importans, & les réponſes de M. Sanchès lui méritèrent la place de Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences.

M. Sanchès, qui dans ſes correſpondances avoit toujours été recherché le premier, fit à ſon tour les avances à de nouveaux Correſpondans. Il parvint à force de peines & de ſoins à établir dans les ſciences une nouvelle branche de commerce en envoyant des

---

(1) M. Cook, Chirurgien célebre, & premier Chirurgien des armées Ruſſes, lui écrivit en 1740 que l'on trouvoit dans la Perſe, à Aſtracan, un ſel nommé borek que l'on regardoit comme du borax naturel; M. Sanchès parvint à s'en procurer par un Marchand Arménien; il en envoya en 1743 à M. Gmelin avec la vraie manne de Perſe qui eſt toute différente de celle que nous connoiſſons dans le commerce. Le borek, ſuivant le Marchand Arménien, ſe trouvoit aux environs de Baſſora dans des puits dont on faiſoit évaporer l'eau dans des foſſes faites exprès, il en réſultoit un ſel très blanc & tranſparent, ce qui déroutoit les Naturaliſtes qui avoient toujours vu le borax naturel onctueux, & d'un gris ſale. M. Gmelin ſoupçonna quelque ſupercherie; mais en 1752 un Chymiſte célebre, (M. Théodore, Baron, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, &c.) fit l'analyſe de ce ſel, & reconnut que ce prétendu borax naturel, n'étoit qu'un peu de borax ordinaire mêlé avec un peu d'alkali ſemblable à celui qui fait la baſe du ſel marin, ſoit que ce mélange ſe fît naturellement dans les puits où on diſoit qu'on le tiroit, ſoit que ce fût l'ouvrage de l'art & peut-être de la mauvaiſe foi. Quant au ſeckinjabin ou à la manne de Perſe, M. Gmelin y trouva beaucoup de ſemences de la plante connue ſous le nom d'*Alhagi Maurorum*, il ſema les graines qui leverent, mais malheureuſement les jeunes plantes ne tarderent pas à ſe flétrir.

livres d'Aſtronomie aux Jéſuites de la Chine (1) dont il recevoit des plantes rares, & des curioſités d'Hiſtoire-Naturelle. Il les examinoit avec ſes amis; & lorſqu'un caillou, une fleur, avoient paru flatter davantage la curioſité de l'un d'eux, il ne manquoit jamais de les en gratifier; un pareil préſent n'a de valeur que pour qui ſait l'apprécier, & le mérite de celui qui reçoit tient lieu de reconnoiſſance aux yeux de celui qui donne.

Nommé Médecin de la Cour en 1740, ſa premiere conſultation y fut un oracle. *L'Impératrice* étoit malade depuis huit ans & juſqu'alors on avoit ignoré la cauſe de ſa maladie. M. Sanchès déclara au Miniſtre que la maladie provenoit d'une pierre dans les reins, qu'il n'y avoit nul remede, ordonna des palliatifs, & ſix mois après ſa prédiction fut accomplie & vérifiée. L'Impératrice mourut, on fit l'ouverture du corps, & on trouva la pierre.

Il devint bientôt premier Médecin de la Régente & du jeune Prince Iwan, dans un temps de trouble où il ne tarda pas à prévoir qu'il pourroit payer bien cher & ſa célébrité & l'honneur de ſe voir fixé tout-à-fait à la Cour. Mais il ſe crut néceſſaire auprès d'une Princeſſe qui n'avoit confiance qu'en lui, le traitoit avec une diſtinction particuliere, & ſavoit employer utilement dans le même homme le Savant & le Médecin.

La révolution de 1742, qui mit Eliſabeth Petrowna ſur le trône de Ruſſie, & plongea l'Empire en de nouvelles calamités, fut auſſi l'epoque du malheur & des infirmités de M. Sanchès. Il fut témoin du ſort déplorable de ſa Bienfaitrice & du

(1) On a trouvé cette correſpondance parmi ſes papiers.

jeune Prince auquel il étoit ſincèrement attaché ; il leur avoit prêté ſerment de fidélité : & quand, ſemblable aux Courtiſans qui l'environnoient, il auroit pu ſe croire relevé de ſon ſerment par l'infortune de la Régente & de ſon Pupille, il leur ſeroit encore reſté fidele par reconnoiſſance pour leurs bienfaits. On connoiſſoit ſon attachement à leurs perſonnes ; on inſultoit à ſa droiture, & ſa probité devenoit criminelle. M. Sanchès vit de près le triomphe des méchants, preſque tous ſes ennemis. Environné de leurs manœuvres perfides, ſans ceſſe obſervé par leurs émiſſaires & portant par-tout un chagrin viſible & une douleur muette, perdant chaque jour quelqu'un de ſes amis les plus chers, ſoit dans les priſons, ſoit par l'exil, les tortures, & même les ſupplices, il échappa aux fureurs de la révolution ; mais ſa prudence ne put lui épargner les ennuis & les chagrins cruels dont il fut la victime. Les *Adverſaria*, auxquels il travailloit dans ce temps de trouble & de douleur, commencent par ces mots remarquables, la deviſe de Walſingham, Secrétaire de la Reine Eliſabeth, *video & taceo.*

Il ſongeoit aux moyens d'obtenir ſa retraite & n'attendoit qu'un moment favorable pour la demander, lorſqu'il fut appellé auprès du Duc d'Holſtein, dangereuſement malade ; il paſſa trente jours de ſuite au chevet de ſon lit, & le ſauva. Une place de Conſeiller d'Etat fut ſa récompenſe, mais il en vouloit une autre plus difficile à obtenir, c'étoit ſa retraite, il l'obtint cependant : ni les protecteurs les plus puiſſants qui lui reſtoient, ni le nombre diminué des amis qu'il avoit encore, entre leſquels on doit nommer le Grand Euler ; rien ne put le retenir. Il pouvoit regretter, après les ſacrifices

faits à l'amitié, celui d'une Bibliotheque de livres choiſis de la valeur de 30000 liv. L'Académie de Petersbourg dont il venoit d'être nommé Aſſocié-Honoraire, voulut profiter d'une occaſion auſſi favorable, & lui en fit une penſion de 800 liv.

M. Sanchès ne tenoit plus à la Ruſſie que par un devoir qui lui étoit cher, il ne voulut point en ſortir avant d'y faire, par le crédit de ſes amis, un établiſſement avantageux aux deux neveux de ſon Maître Boerhaave : il l'obtint, & partit.

Il paſſa à Berlin où il eut l'honneur de ſaluer le Roi ; & malgré l'intérêt que la derniere révolution de Ruſſie inſpiroit alors ; & la profonde connoiſſance que M. Sanchès devoit avoir de toutes les parties de l'adminiſtration & de l'état de cet Empire, il n'entretint le Roi de Pruſſe que de Phyſique & d'Hiſtoire-Naturelle.

Il vint à Paris en 1747, âgé de 48 ans. L'amour des ſciences devoit l'y retenir. Le ſavant Camille Falconet, qui devint bientôt ſon ami, & une quantité de Phyſiciens, de Gens de Lettres, & de Médecins illuſtres, le déterminerent à s'y fixer (1).

M. Sanchès continua de ſe livrer aux ſciences, & à ſa profeſſion en vrai Philoſophe. Il ne voyoit que ſes amis, ſes compatriotes, les Ruſſes, les Savants & les pauvres. Ces derniers trouvoient chez lui les conſultations & les remedes. Sa fortune ſuffiſoit à peine à ſa généroſité. Mais les Gouvernemens de Ruſſie & de Portugal vinrent au ſecours de ſa bienfaiſance (2).

---

(1) MM. d'Alembert, de Buffon, Diderot, d'Aubenton, Vallart, de Canaye, Pluquet, de Liſle, Meſſier, Cugnot, Murry, A. Petit, Lavirotte, Mac Mahon, Lorry, Thierry, &c. &c.

(2) Il avoit été oublié de la Ruſſie pendant 16 ans. Le Géné-

La

La Matiere Médicale devint alors ſon étude favorite. Il aimoit à faire uſage des remedes nouveaux lors qu'il s'étoit bien convaincu de leur utilité. Ce fut lui qui introduiſit en France l'uſage des fleurs de zinc, de la teinture de cantharides, de la racine de Colombo, & de celle de Jean Lopès de Pinheiro. Il commençoit par eſſayer ſur lui-même l'effet des médicamens. Il en recommandoit enſuite l'uſage à ſes amis, parmi leſquels étoit M. Payen, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, homme d'un mérite rare, bon obſervateur (1) & dont les idées ſur la pratique de la Médecine ſympathiſoient ſingulièrement avec celles de M. Sanchès. Ce fut avec ce Médecin qu'il fit les épreuves de la terre de Maffra (2).

---

ral Betzkoi, ſon protecteur zélé, le rappella au ſouvenir de la Cour à l'avénement de Catherine II à laquelle le Médecin Portugais avoit ſauvé la vie dans ſa plus tendre jeuneſſe, & M. Sanchès reçut mille roubles de penſion qui lui furent payés avec la plus grande exactitude juſqu'à ſa mort.

La penſion que lui faiſoit le Portugal fut ſuſpendue pendant quelque temps. S. E. M. le Comte de Souza, Ambaſſadeur de leurs Majeſtés très Fideles, la fit rétablir avec ſolidité. Le Prince Galitzin voulut auſſi devenir le bienfaiteur de ſon Médecin, & lui aſſigna une penſion qui n'éprouva aucune interruption.

(1) Mort le 15 Juillet 1773.

(2) M. de Barros, Noble Portugais, avoit envoyé à Monſieur Sanchès 20 livres d'une terre qu'il avoit trouvée à Maffra, ville de Portugal, à 9 lieues de Lisbonne du côté du Nord dans une chaîne de montagnes, à deux lieues de la mer, où il y a une grande quantité de marbre noirâtre, (*Marmor cæruleum fœtidum*). Dans les interſtices de ces maſſes de marbre briſées par le laps du temps, ſe trouvoit cette eſpece de terre calcaire qui paroît n'être qu'un marbre décompoſé, d'après l'analyſe qu'en firent, il y a quelques années, deux ſavans Chymiſtes, MM. la Borie & Bayen, Membres

M. Sanchès admiroit les progrès que la Chirurgie faiſoit en France ; mais jamais Médecin n'a plus redouté l'occaſion de donner à cet art néceſſaire, mais cruel, les moyens de s'exercer. Une perſonne, âgée de 68 ans, portoit la ſonde depuis ſix mois, M. Sanchès vint la voir, déclara qu'elle avoit une humeur dartreuſe ſur la veſſie, fit ôter la ſonde, & dans l'eſpace de trois jours elle fut rendue à la ſociété. Un de ſes amis avoit à la jambe un ulcere de mauvaiſe nature, & que M. Sanchès regardoit comme incurable. On avoit déterminé le malade à l'amputation ; l'opération devoit ſe faire ; le jour étoit pris. M. Sanchès ſeul ne pouvant s'y

---

du College de Pharmacie. Un d'eux penſe y avoir trouvé en aſſez grande proportion outre la terre calcaire, l'eſpece de terre dite *terre peſante*. Cette terre, d'un blanc griſâtre, ſans ſaveur, & abſorbante, avoit guéri un cancer conſidérable qu'une femme portoit depuis long-temps, & qui avoit été regardé comme incurable. M. Barros avoit lui-même dirigé cette cure, & en avoit écrit à ſon compatriote. D'après ſon rapport on s'en ſervoit en topique à l'extérieur, & intérieurement depuis un demi gros juſqu'à un gros. M Payen ne tarda pas à trouver une femme ſur laquelle l'expérience fut faite avec ſuccès ; un cancer horrible qu'elle avoit à la jambe fut guéri dans l'eſpace de trois mois.

On fit deux autres eſſais, mais ils ne furent pas continués par l'inconſtance des malades. M. Gaubius avoit demandé de cette terre à M. Sanchès. Il avoit même deſſein d'en faire l'analyſe par l'eſpérance où il étoit d'en trouver une ſemblable ailleurs, ou d'imiter par quelque compoſition l'ouvrage de la nature. M. Sanchès lui en envoya, mais il lui marqua en même temps qu'il y avoit eu des défenſes de la Cour de Portugal de faire des envois de cette terre, & même de l'exploiter. Cette défenſe ſuſpendit les expériences que l'on devoit continuer, mais on pourroit les tenter de nouveau en France, les ſavans Chymiſtes que nous venons de nommer connoiſſant pluſieurs endroits où on trouve une terre ſemblable.

réſoudre, engagea ſon ami à partir pour Louvain, & à ſe mettre entre les mains d'un Chirurgien qui avoit fait des cures ſurprenantes en de pareilles maladies. Par ce conſeil il épargna au malade, qui a vécu encore pluſieurs années, les douleurs atroces d'une amputation inutile.

Ce n'étoit point par manie ou par foibleſſe que M. Sanchès écartoit de ſes malades le fer des Chirurgiens; il fut quelquefois le premier à conſeiller des opérations douloureuſes; & ſi l'on eût déféré à ſes avis lorſqu'il jugea que M. d'Alembert avoit la pierre, & qu'il lui conſeilla de ſe réſoudre à l'opération, la Philoſophie & les Lettres n'auroient pas regretté ſitôt la perte de l'illuſtre Secrétaire de l'Académie Françoiſe.

M. Sanchès, au milieu des correſpondances qu'il entretenoit ſans ceſſe avec tous les Savans de l'Europe (1), fit imprimer pluſieurs ouvrages (2),

---

(1) MM. Pringle, Fothergill, Gaſp. Roderic de Paiva, Médecin à Rome, Manuel Joachim Enriquès de Paiva, Médecin & Profeſſeur de Chymie à Coïmbre; Alvarès; Magellan, Correſpondant de l'Académie des Sciences à Londres, de Mertens, célebre Médecin de Vienne.

(2) 1° Diſſertation ſur l'origine de la maladie vénérienne, dans laquelle on prouve qu'elle n'a point été apportée d'Amérique; mais qu'elle a commencé en Europe par une épidémie. *Paris*, 1750, in-8, & avec un nouveau titre, Didot, 1765. Cet ouvrage a été traduit en Anglois par M. Caſtro, Médecin de Londres.

2° Examen hiſtorique ſur l'apparition de la maladie vénérienne en Europe & ſur la nature de cette épidémie. *Lisbonne*, 1774, in-8. (Ces deux diſſertations ont été réunies en un volume in-8. en 1777, *Leide*. M. le Profeſſeur Gaubius, qui a été l'éditeur de cette édition, y a ajouté une Préface dans laquelle il paroît incliner pour l'opinion de ſon ami.)

3° Traité de la conſervation de la ſanté des peuples, ou-

& en compoſa un grand nombre d'autres qui ſont reſtés manuſcrits (1). De plus il étoit conſulté de

---

vrage également utile & néceſſaire aux Magiſtrats, Capitaines-Généraux de mer & de terre, Eccléſiaſtiques, & Pères de familles; avec des conſidérations ſur les tremblemens de terre & une notice de ceux qui ont été les plus conſidérables & qui ſont mentionnés dans l'Hiſtoire, ainſi que des derniers qu'on a éprouvés en Europe depuis le premier Novembre 1755. in-4, & *Paris*, 1756, in 8, en langue Portugaiſe, traduit en Eſpagnol en 1777. Les conſidérations ſur les tremblemens de terre ont été traduites en Italien en 1783 par M. Marcello Sanchès, Docteur en Médecine de Leide, frere de l'Auteur.

4° Méthode pour apprendre à étudier la Médecine, avec les moyens propres à l'établiſſement d'une Univerſité Royale dans laquelle on enſeignera toutes les ſciences qui ſont néceſſaires à l'Etat civil & politique. (En Portugais in-8. 1773.) Ces deux ouvrages nos 3 & 4 lui avoient été demandés par la Cour de Portugal.

5° M. Sanchès eſt auteur de l'article Maladie vénérienne chronique, imprimé dans le Dictionnaire raiſonné des Sciences & des Arts.

(1) 1° Penſées ſur les effets de l'inoculation faite avec le poiſon de la petite vérole en différentes maladies & particulièrement dans la maladie vénérienne.

2° Remarques ſur l'ouvrage intitulé: Parallele de différentes méthodes de traiter la maladie vénérienne.

3° Réflexions ſur les maladies vénériennes.

4° De Curâ Variolarum Vaporarii ope apud Ruthenos omni memoriâ antiquioris uſu recepti.

5° De l'origine des Hôpitaux 1772.

6° Du mariage des Prêtres.

7° Diſſertation ſur les paſſions de l'ame. (en Portugais.) 1753.

8° Diſſertation ſur les beaux arts, leur utilité, leurs inconvéniens, leurs avantages, 1765.

9° Lettre adreſſée à l'Univerſité de Moſcow ſur la méthode d'apprendre & d'enſeigner la Médecine.

Inſtruction pour le Profeſſeur qui enſeignera la Chirurgie dans les deux Hôpitaux de S. Pétersbourg.

10° Plan pour l'éducation d'un jeune Seigneur.

tous côtés pour donner ſon avis ſur des maladies

11° Lettre ſur les moyens de faire entrer un cours de morale dans l'éducation publique.

12° Origine de la dénomination de Chrétien ancien, & de Chrétien nouveau dans le royaume de Portugal, & des cauſes de la continuation de ces dénominations, ainſi que de la perſécution des Juifs avec les moyens de faire ceſſer en peu de temps cette diſtinction entre les ſujets d'un même Etat, ainſi que la perſécution des Juifs, le tout pour la propagation de la Religion Catholique, & l'utilité de l'Etat. (En Portugais.)

13° Diſſertation ſur les moyens propres à gouverner & à conſerver les conquêtes & les Colonies de Portugal. (en Port.)

14° Plan ſur la maniere de nourrir & d'élever les enfans trouvés dans l'Hôpital de Moſcow, 1764.

15° Traité ſur le commerce de l'Empire de Ruſſie, 1770.

16° Moyens pour conſerver le commerce déjà établi en Ruſſie & pour le faire fleurir à perpétuité, 1766.

17°. Moyens pour lier & attacher de plus en plus les Provinces conquiſes, à l'Empire de Ruſſie de la même maniere que fit Auguſte par rapport aux Provinces de ſon Empire, 1766.

18° Traité ſur le rapport que les Scienees doivent avoir avec l'Etat civil & politique, appliqué à l'état préſent de l'Empire de Ruſſie, 1765.

19° Réflexions ſur l'économie politique des Etats, appliquées particulièrement à l'Empire de Ruſſie, 1767.

20° Réflexions ſur l'état déſavantageux des Laboureurs de Ruſſie, des eſclaves des Domaines & des Seigneurs; leſquels ſouffrent les plus grandes charges de l'Etat, de maniere qu'ils diminuent tous les jours en nombre, & font languir l'agriculture & les arts de premiere néceſſité, avec des moyens propres à pouvoir recruter les armées de terre & de mer, ſans y employer les Laboureurs, & récompenſer les Soldats & les Officiers qui ont ſervi pendant 20 ans.

21° Projet pour l'établiſſement d'une Ecole d'agriculture.

22° Traité ſur les moyens propres à augmenter le commerce de Ruſſie.

23° Traité dans lequel on prouve que l'introduction d'une meilleure adminiſtration de la juſtice contribue à l'amélioration de la ſociété.

graves ou ſur des établiſſemens utiles. (1). Il n'aimoit pas les titres & ne les rechercha jamais. Cependant, dans les dernieres années de ſa vie, il fut nommé Membre de l'Académie Royale de Liſ-

---

24° Diſſertation dans laquelle on examine ſi la ville appellée par les Romains Pez-Auguſta, eſt celle de Beja en Portugal, ou celle de Bédajoz en Caſtille.

25° Une ſuite d'obſervations ſur toutes les parties de la Médecine, & principalement ſur la pratique. Pluſieurs de ces obſervations ſont particulieres à M. Sanchès.

26° Moyens propoſés pour l'établiſſement d'un Tribunal & d'un College de Médecine, afin que cette ſcience ſoit toujours utile au Royaume de Portugal, & aux Provinces qui en dépendent. (En Portugais.)

27° Penſées ſur le Gouvernement des Univerſités de Médecine, & des Médecins, 1754.

28° Enfin on a trouvé parmi ſes papiers, pluſieurs Lettres relatives à la Médecine & aux ſciences qui lui ont été adreſſées par MM. Boerhaave, Lerch, Niths, Condoidi, Vanſwieten, Gaubius, de Haller, Guntz, Schreiber, Amman, Weitbrecht, Abraham Kaau Boerhaave, Werlhoof, d'Aſche, Model, Camper, Lorry, Schœpflin, Goldbach, Euler, Crucius, Sinopeus, de Stelhin. John Rogerſon, le Bégue de Preſle.

(1) En 1752 la Faculté de Médecine de Strasbourg le conſulta ſur un Cours de Chyrurgie Pathologique qu'elle vouloit introduire dans ſes Ecoles. M. Sanchès lui adreſſa un mémoire ſur cet objet; ſon plan fut adopté, & la Faculté lui fit écrire par M. Schœpflin que M. Boecler correſpondroit directement avec lui; elle le pria en même temps d'accepter comme une marque d'eſtime & de vénération les planches anatomiques d'un double uterus qu'elle venoit de faire graver. En 1761 il envoya pluſieurs mémoires aux premiers Médecins des Cours d'Eſpagne & de Portugal, pour la réforme des Univerſités de Salamanque & de Coïmbre; quoiqu'il ait toujours eu un très grand attachement pour ſes maîtres, cet attachement étoit raiſonnable, & ne s'étendoit pas juſqu'aux abus qui régnoient dans les Univerſités où il avoit étudié.

bonne, & Aſſocié Etranger de la Société Royale de Médecine. Il fit témoigner à cette derniere Compagnie les regrets qu'il avoit de ne pouvoir aſſiſter à ſes aſſemblées à cauſe de ſes infirmités, & de ſon grand âge. Il voulut néanmoins donner des marques de ſon zele, il rédigea un Mémoire ſur l'uſage des bains Ruſſes, qui a été imprimé dans le 3e volume des Mémoires de cette Compagnie; on y retrouve l'érudition & les connoiſſances médicales, qui ont toujours caractériſé ſes écrits. Cet ouvrage eſt le dernier auquel il ait travaillé. Il vouloit encore s'occuper d'un Mémoire ſur les vertus de l'eau froide appliquée extérieurement, & donnée intérieurement dans différentes maladies. Il le deſtinoit à l'Académie de Lisbonne, mais il n'a pas eu le tems d'exécuter ce projet.

Depuis du tems M. Sanchès ne ſortoit plus & cela lui coûtoit beaucoup. (1) Cependant en 1782 il rendit viſite au Comte du Nord. Ce jeune Prince, qui avoit tant entendu parler du mérite du Médecin Portugais (car c'étoit le nom qu'on lui donnoit en Ruſſie,) témoigna le deſir qu'il auroit de voir le vertueux M. Sanchès; il dit que s'il ne pouvoit pas venir chez lui, il iroit lui-même lui rendre viſite. M. Sanchès ranima toutes ſes forces, ſe rendit chez le Comte du Nord qui étoit alors à table; le Prince

---

(1) Il étoit d'uſage de rendre des viſites à tous les Savans qui venoient le voir, (il n'en exceptoit pas même ſes meilleurs amis malgré leurs repréſentations,) le nombre de ces Savans étoit conſidérable, car il ne venoit à Paris aucun Ruſſe, aucun Portugais de marque qui ne ſe rendît chez M. Sanchès; tous venoient le voir non ſeulement comme un Médecin célebre, mais comme un homme rare, comme un homme verſé dans toutes les ſciences: même dans la politique la plus profonde, & ſur-tout comme un homme vertueux.

ſe leva, alla au devant de lui, le fit aſſeoir à ſa table. Ce vieillard, à la vue d'un Prince qui touchoit de ſi près un trône ſur lequel il avoit vu s'élever tant d'orages, & dont la préſence lui retraçoit après trente ans, les ſouvenirs les plus tendres & les plus amers, ſe rappella cette longue époque de ſa vie, où dans un Royaume étranger, devenu pour ainſi dire ſa patrie, il avoit recueilli tant d'honneurs & laiſſé tant de regrets : ce vieillard ne put exprimer tous les ſentimens dont il étoit agité, & répondit aux marques d'affection que lui donnerent le Comte & la Comteſſe du Nord, par un torrent de larmes. M. Sanchès, après cette viſite intéreſſante, rentra chez lui pour n'en plus ſortir, & ce fut la Ruſſie qui reçut, dans la perſonne du Comte du Nord, ſes derniers adieux.

Il s'occupoit encore de la lecture de quelques livres favoris, tels qu'Horace, le Camoëns, Quintilien, Celſe, Arétée de Cappadoce, quelques ouvrages de ſon ancien Maître Burmann, & des livres anglois que lui envoyoit de Londres M. Magellan, ſon compatriote & ſon ami. Mais au mois de Septembre dernier il lui écrivit, ainſi qu'à ſon Libraire de Leipſik, de ne lui plus envoyer de livres: ainſi M. Sanchès annonçoit ſa fin prochaine; il dit à ſes amis qu'il ne verroit pas commencer l'hiver. Il ceſſa dès lors tous les remedes dont il avoit fait uſage depuis trente ans & ſuivit ſeulement un régime pour calmer les douleurs que lui cauſoient de petites pierres qu'il rendoit par les urines, laiſſant à la nature le ſoin du reſte. Le 15 du même mois il fut attaqué d'une fievre continue avec des redoublemens, ſouffrit avec conſtance pendant trois ſemaines, vit approcher ſon dernier moment avec tranquillité, & mourut le 14 Octobre 1783.

M. Sanchès étoit d'une taille médiocre, avoit une phyſionomie ſpirituelle, des yeux petits mais vifs, un ſourire fin qui ſembloit dans la converſation être le garant de ſon intelligence, ou l'interprête de ſa penſée. Il a toujours été ſimple dans ſes habits, dans ſes meubles; ce goût pour la ſimplicité le rendoit peut-être injuſte dans ſon mépris pour les Médecins qui recherchent le faſte & la parure. Il vécut toujours dans le célibat non par indifférence pour les femmes, mais par amour pour la liberté.

Il avoit une bibliotheque bien choiſie qu'il a léguée par teſtament à M. Marcello Sanchès, ſon frere, comme lui diſciple de Boerhaave, Docteur en Médecine de Leyde, réſident à Naples où il s'eſt livré par goût à l'exercice de la Chirurgie. Quant à ſes manuſcrits & à ſes papiers il en a diſpoſé de ſon vivant en ma faveur.

M. Sanchès avoit toujours été d'une ſanté délicate. Un coup de pierre, qu'il reçut à la tête à l'âge de douze ans, l'avoit tenu dans un état de maladie & de ſouffrance juſqu'à l'âge de vingt-ſix. Alors menacé d'hypocondriaciſme, ayant fait un voyage de Lisbonne à Gênes, il éprouva ſur la mer, pendant toute la route, des vomiſſemens continuels qui produiſirent ſur ſon tempérament un effet extraordinaire: en débarquant à Gênes il ſe trouva guéri de tous ſes maux, mais ſa conſtitution étoit toujours reſtée la même, & trop foible pour ſupporter impunément la fatigue des voyages & l'excès de l'étude.

Depuis ſon ſéjour en Ruſſie, les accidens (1), les

(1) En Ruſſie, il avoit coutume de dormir dans une chambre dont le four étoit rempli de braiſe allumée, & le

maladies, & le genre des chagrins qu'il y avoit eſſuyés, augmenterent la foibleſſe de ſon tempérament, ce qui lui fit éprouver avant qu'il eût atteint ſa cinquantieme année toutes les infirmités d'un âge plus avancé (1). Mais on ne ſera plus étonné qu'il ſoit parvenu à un ſi grand âge, quand on ſaura qu'il étoit ſon Médecin, qu'il trouvoit dans ſes connoiſſances en Médecine un ſupplément à ce que lui refuſoit ſa conſtitution, & qu'enfin l'art avec lequel il a ſu prolonger ſon exiſtence, peut entrer dans l'élogede ſa vie.

M. Sanchès faiſoit la Médecine ſelon les principes de ſon Maître Boerhaave. Il avouoit plus volontiers qu'il ne condamnoit les erreurs de ce grand homme, & ne parloit qu'avec la plus grande vénération du *Reſtaurateur de la Médecine*, dont il gardoit ſoigneuſement le portrait.

Il avoit des amis dans toutes les ſociétés ſavantes de l'Europe, comme parmi un grand nombre de Savans qui ne ſont d'aucune ſociété. Son amitié ſe

---

ſoupirail fermé. Un jour que le four s'étoit enfoncé, il ſe forma des crevaſſes par leſquelles ſortoit la vapeur du charbon; ce four étoit au pied de ſon lit, il s'éveilla avec les douleurs les plus vives à la tête, criant de toutes ſes forces, mais ne pouvant articuler. On accourut, on ouvrit les fenêtres, on lui jetta de l'eau froide ſur le corps, on lui frotta les jambes avec des liqueurs ſpiritueuſes; ces moyens le rappellerent à la vie, mais lui laiſſerent un ſpaſme univerſel, accompagné de ſuffocations fréquentes.

(1) Il diminuoit cet état de ſouffrance en prenant tous les jours quelques laxatifs. Pendant plus de 20 ans la rhubarbe de la Chine fut ſon remede favori : il en avoit toujours quelques morceaux qu'il laiſſoit fondre dans la bouche; mais 3 ans avant ſa mort, ſon eſtomac ne pouvoit plus la ſupporter. Il faiſoit auſſi un grand uſage du beurre de cacao en ſuppoſitoires, & de frictions aux extrémites inférieures, ſoit avec le liniment volatil, ſoit avec la teinture de cantharides.

plaiſoit à donner à quelques uns d'entre eux des ſurnoms flatteurs. Il appelloit le célebre Antoine Petit, pour lequel il avoit une haute eſtime & une tendreſſe extrême, *le Divin Petit*, & plaçoit ſon portrait à côté de celui de *Boerhaave*.

La converſation de M. Sanchès étoit toujours intéreſſante, quelquefois vive & animée (1). Il n'aimoit pas la diſpute, mais il ſe prêtoit avec plaiſir à la diſcuſſion & citoit toujours à propos des faits intéreſſans pour appuyer un raiſonnement ſolide. Comme ſon caractere le portoit plus à l'indulgence qu'à la ſévérité; & comme ſa prévenance venoit moins du déſir que de l'habitude de plaire à ſes amis, ſon commerce étoit facile, doux, égal. Il étoit ſujet dans ſa vie domeſtique à des accès d'impatience & de vivacité; mais il ne manquoit jamais de corriger ſur-le-champ l'amertume d'un reproche injuſte ou peu mérité, par un accueil plus doux qui laiſſoit voir ſes regrets. On n'a ſu qu'après ſa mort une grande partie de ſes bonnes actions. Je n'en rapporterai qu'une. Il y a dix-huit ans qu'une perſonne qui venoit le conſulter amena avec elle un enfant de trois ans. Cet enfant, que M. Sanchès avoit beaucoup careſſé, ne voulut plus le quitter, & jetta des cris perçans quand on employa la violence pour l'em-

---

(1) M. Sanchès, même dans ſes dernieres années, parloit avec toute l'action, tout le feu d'un homme de 30 ans, quand la converſation rouloit ſur certaines matieres; il ſuffiſoit de nommer l'Inquiſition pour monter ſa vivacité. Témoin des malheurs & même des ſupplices que le Tribunal des Inquiſiteurs avoit fait éprouver à quelques uns de ſes amis & de ſes parens, malgré la régularité de leur conduite, & la pureté de leur foi, il en gardoit un ſouvenir ineffaçable, & un reſſentiment éternel. On trouve parmi ſes manuſcrits un petit ouvrage intitulé : *Penſées ſur l'Inquiſition : pour mon uſage.*

porter. M. Sanchès offrit de garder la petite fille, l'adopta, en prit ſoin, & la fit élever dans un couvent; & cette jeune perſonne vient d'apprendre la perte qu'elle a faite, & la fortune honnête que ſon bienfaiteur lui a laiſſée.

Telle a été la vie de M. Sanchès qui n'a jamais paſſé un ſeul jour ſans s'occuper du bonheur des hommes en général, & ſans faire pour quelqu'un d'eux en particulier une action généreuſe. Quel éloge pourrions nous ajouter à la légende que la Ruſſie a miſe autour des armes qu'elle a données à M. Sanchès, & qui repréſentent un ſoleil rayonnant.

Nec ſibi, ſed toti genitum ſe credere mundo.

Lu & approuvé, ce 6 Décembre 1783. DE SAUVIGNY.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer, ce 9 Décembre 1783. LE NOIR.